

BABY PHONE CINÉMA ET NEXUS FACTORY PRÉSENTENT



BABY PHONE

UN FILM DE
OLIVIER CASAS



BABY PHONE CINÉMA ET NEXUS FACTORY PRÉSENTENT

MEDI
SADOUN

ANNE
MARIVIN

PASCAL
DEMOLON

LANNICK
GAUTRY

MICHEL
JONASZ

MARIE-CHRISTINE
ADAM

ET
BARBARA
SCHULZ

BABY PHONE

UN FILM DE
OLIVIER CASAS



PRESSE

DOMINIQUE SEGALL COMMUNICATION
8, RUE DE MARIGNAN – 75008 PARIS
TÉL. : 01 45 63 73 04
CONTACT@DOMINIQUESEGALL.COM

AU CINÉMA LE 8 MARS

DURÉE : 1H25

MATÉRIEL DISPONIBLE SUR WWW.LA-BELLE.COMPANY.COM

DISTRIBUTION

LA BELLE COMPANY
3, PLACE ANDRÉ MALRAUX – 75001 PARIS
TÉL. : 01 80 06 95 54
CONTACT@LA-BELLE-COMPANY.COM



A photograph of four men standing on a balcony at night, leaning over a dark metal railing. From left to right: the first man has a beard and is smoking a cigarette; the second man is also smoking; the third man wears glasses and a white t-shirt, smiling at the camera; the fourth man is older, balding, and wearing a dark jacket over a light blue shirt, also smiling. The scene is dimly lit with warm ambient light from the balcony railing and a brick wall in the background.

SyNOPSIS

Au détour d'un dîner, les révélations faites à travers le baby phone d'une chambre d'enfant vont créer un véritable cataclysme au sein d'une famille et d'un groupe d'amis...

ENTRETIEN AVEC OLIVIER CASAS



D'où vous est venue l'idée de **BABY PHONE** ?

Je cherchais à faire un film autour de la thématique du lien et plus précisément de l'amitié. Il y a une dimension inconditionnelle dans l'amitié, parfois plus forte que dans le rapport amoureux. Ça me paraissait intéressant et propice à la comédie de heurter la résistance de ce lien à des révélations qui vont provoquer un véritable séisme. Pour cela, il me fallait un élément qui puisse mettre le feu aux poudres, mais de façon naturelle. Un jour, avec ma co-scénariste Audrey Lanj, nous avons pensé au baby phone. Il était, pile, l'objet que nous cherchions ! Un objet du quotidien anodin, mais qui, s'il est détourné de sa fonction première, peut déclencher des cataclysmes. J'aime l'idée que les objets insignifiants qui nous entourent comme une cuillère ou un briquet, puissent être le point de départ d'une réaction en chaîne. Nous avons commencé par écrire un court-métrage, avec notre ami Serge Lamadie. C'était il y a trois ans. Devant son accueil en festival, on a décidé d'en tirer une version longue. Ça nous permettait d'approfondir notre sujet et d'explorer la complexité des relations entre des êtres proches au sein d'une cellule familiale et

amicale. Et toute la thématique de ce qu'il faut dire ou taire pour garder le lien avec ses proches... Puis une autre thématique qui nous tenait à cœur est très vite venue se greffer à l'écriture, celle de la réussite au sein d'un groupe ; et de tout ce que le « succès » d'un de ses membres peut déséquilibrer dans l'écosystème des relations. Je pense que c'est un sujet aussi inépuisable que croustillant.

En explorant cette thématique de l'amitié, et celle du lien familial, vous vous êtes particulièrement penché sur les ravages et les vertus du mensonge... Pourquoi ?

Parce que le mensonge fait partie de la vie, même chez les gens les plus honnêtes. On ment tout le temps et pour mille raisons, pour séduire, pour ne pas faire de peine, pour ne pas vexer, pour arriver à ses fins, etc. Le mensonge n'est pas qu'un déclencheur de conflit ou de rupture. Il peut être un instrument de gentillesse et de bienveillance... Mais si on y ajoute un ingrédient qui s'appelle la réussite ou l'ambition, ça peut vite vriller.

La fin justifie-t-elle les moyens ? Il n'y a pas de réponse unique. Ce que je sais, c'est qu'un

mensonge en entraîne d'autres, et que c'est un formidable levier de comédie. Tragique et donc potentiellement extrêmement drôle.

Ben, le pivot de votre histoire, celui à cause de qui, selon le principe de la boule de neige, tout va s'enchaîner, est un musicien. Pour quelle raison avez-vous choisi ce métier ?

Je voulais que Ben soit un artiste, ou en tous cas, quelqu'un qui ait quelque chose à voir avec la création. C'est si difficile de percer dans ces milieux. On franchit quelques obstacles, on croit atteindre son but, et patatras ! J'en sais quelque chose, moi qui ai attendu tant de temps pour pouvoir réaliser mon premier film (rire !). En tout cas, il me fallait un milieu dans lequel la superficialité tient une grande place et où la réussite et les paillettes peuvent vite faire de l'ombre à ceux qui sont autour. C'était surtout ça qui était essentiel. Si j'ai fait de Ben un musicien, c'est parce que le milieu de la musique est particulièrement cinématographique, de mon point de vue. Concernant le personnage de Simon, si nous avons choisi d'en faire un manager de chanteurs c'est qu'il est pile à la croisée des chemins. Il rayonne grâce à sa proximité avec la star dont il s'occupe mais il est lui-même dans l'ombre de celle-ci. Et puis, cela offrait un beau face à face de comédie : d'un côté, un artiste naïf qui pense qu'il suffit d'avoir son meilleur pote dans la musique pour y arriver, de l'autre, un type dont le petit pouvoir le rend sourd et aveugle à tout, y compris à ce que vivent ses amis les plus proches. Dans le



film, on va les voir, tous les deux, yeux dans les yeux, s'enfermer mutuellement dans leurs mensonges et leurs coups bas. L'un, pour attirer l'attention, l'autre, pour se faire valoir ; en espérant au final les voir se révéler dans leur vérité d'êtres humains.

Comment avez-vous composé les autres personnages ?

De la même manière que Ben et Simon : en y mettant un peu de nous mêmes et un peu de ceux qui nous entourent. Audrey, Serge et moi, nous sommes aussi de jeunes parents, avec tout ce qu'amène la

parentalité dans ce nouveau rapport à nos propres parents. Le plus difficile a été de faire exister, de manière équilibrée, les sept personnages du film, de ne pas en privilégier certains, au détriment des autres. Pour cela, on a essayé de les aborder comme des archétypes, un peu boiteux. Par exemple, on a fait du père (Michel Jonasz), celui du mentor un peu malgré lui ; de Ben (Medi Sadoun), celui de l'artiste immature, de Charlotte (Anne Marivin) celui de la mère nourricière et de la femme délaissée, etc. Mais surtout même dans ce qu'ils ont de plus négatifs et de plus médiocres, nous nous sommes efforcés de

les aimer et de les envisager dans leur globalité, pour ne pas les caricaturer ou, au contraire, en faire des personnages angéliques.

Peut-être est-ce l'influence du personnage de Ben... Mais l'écriture de votre film est très musicale... Si vous deviez la qualifier ...

Je dirais « rock », dans son côté cru et acide, jeté comme un cri du cœur... Et « tango » dans ses « contretemps ». En écrivant, on a mis toute notre énergie pour que la comédie surgisse toujours dans ces moments où les personnages trébuchent, et donc dans les contretemps. Ensuite sur le plateau, je me suis beaucoup amusé à réinventer, avec les acteurs, ce tempo, pour les inciter à se prendre les pieds dans le tapis au bon moment.

BABY PHONE est votre premier film. C'est un huis-clos à sept personnages, ce qui signifie que vous avez eu à diriger, en même temps, sept comédiens. Avez-vous eu le trac ?

Dire que je n'ai pas eu d'appréhension serait mentir (rire). Mais j'ai vite été rassuré. Les comédiens ont tout de suite formé une vraie équipe. D'abord parce que, dans la vie, ce sont des personnes bienveillantes et très agréables. Ensuite parce que, sur le plateau, chacun ayant une partition à peu près équivalente à jouer, cela a supprimé tout éventuel problème de concurrence et d'égo. Je pense que les choses sont plus compliquées sur certains films, quand il y a des

personnages forts et d'autres qui leur servent la soupe. Là, ce n'était pas le cas.

Avez-vous pensé à la réalisation dès l'écriture ?

C'était obligatoire, puisqu'en fait, presque tout le film évolue dans le même décor. Il fallait absolument éviter l'effet « pièce de théâtre ». Pour qu'il y ait illusion de changements de décors, j'ai beaucoup découpé les séquences. J'ai aussi énormément réfléchi à la lumière avec mon chef-opérateur Sylvain Rodriguez. Pour ce film, huis-clos ne devait pas induire pauvreté esthétique, ou picturale.

Le huis-clos, surtout s'il est comique, est un exercice périlleux. Avez-vous pris appui sur un modèle ?

J'ai beaucoup pensé à UN AIR DE FAMILLE de Cédric Klapisch. C'est un film qui réussit, avec maestria, malgré son décor unique, à être très cinématographique. La lumière est magnifique et les comédiens sont incroyables. Mais surtout ce que je trouve brillant c'est la manière d'aborder les personnages et les sujets du film. C'est du sérieux et de la sincérité de leur jeu que vient l'humour du film. À aucun moment on ne voit des acteurs qui s'amusent avec leurs personnages. Ils sont premier degré tout le temps. C'est dans cet esprit là que j'ai travaillé avec mes acteurs. La comédie est toujours plus forte quand elle est jouée avec gravité et qu'elle assume sa dimension tragique.

Au fond, ce BABY PHONE a-t-il un message ?

« Message » est un mot que je n'aime pas au cinéma ! (rire). J'ai juste voulu montrer, j'espère avec humour, ce qui me fascine dans le lien d'amitié, un lien capable de résister aux trahisons et aux années de manière étonnante, et montrer comment, parfois, pourtant noyé dans la médiocrité, ce lien indéfectible peut s'exprimer.

Si on lit bien le générique, on s'aperçoit qu'en plus d'être l'auteur et le réalisateur de ce BABY PHONE vous en êtes aussi l'un des producteurs... Pour quelle raison ?

Pour réussir à monter un film, il faut réunir énormément d'argent, et pour cela, convaincre beaucoup de gens. J'ai autoproduit la plupart de mes courts-métrages, comme c'est souvent le cas d'ailleurs. Produire était, pour moi, une façon de montrer aux financiers qu'avec les autres producteurs du film, et notamment Sylvain Goldberg, nous étions vraiment déterminés et que nous étions prêts à prendre tous les risques pour que le film existe. Et puis, sur le plan de la réalisation, ça m'apportait aussi une certaine liberté artistique et technique (rires). J'aime profondément le film et je suis extrêmement heureux, après tous ces mois, que BABY PHONE existe.



ENTRETIEN AVEC ANNE MARIVIN

Comment êtes vous arrivée sur ce projet ?

Le plus simplement du monde. Olivier Casas m'a envoyé son scénario, je l'ai lu, puis je l'ai rencontré. On avait les mêmes goûts cinématographiques, j'ai regardé son court-métrage et l'affaire a été réglée. Ou presque. Car il m'avait contactée pour le rôle de Juliette, la chanteuse. Et puis, peut-être parce que je venais d'accoucher (rire), il m'a finalement proposé le rôle de Charlotte et c'est Barbara Schulz qui interprète celui de la chanteuse.

Qu'est-ce qui vous plaisait dans le script ?

Tout : son thème, ses situations, sa véracité, ses dialogues, et son rythme. Les films qui parlent de l'amitié, de la famille, et /ou des problèmes des jeunes parents couvrent les écrans. Mais rares sont ceux qui le font avec cette finesse là. C'est ça qui m'a séduite. Tout me parlait dans ce film, et évidemment, mon personnage de mère, en plein burn-out, entre l'arrivée du bébé, l'indifférence et la passivité de son mari qu'elle aime encore, et l'obligation qu'elle a de tout contrôler malgré elle. On comprend qu'elle pète les plombs. Ce qui m'a plu aussi, c'est qu'à chaque ligne, on sent que le scénario a été écrit par un couple de jeunes parents. À chaque fois, il y a un point de vue féminin et masculin, ce qui donne aux personnages leur complexité et les rend inattendus.

Par exemple, lorsque Ben apprend que Charlotte l'a trompé avec son meilleur ami, dans un film signé par un homme, elle aurait sans doute demandé pardon. Là, elle se révolte et accuse son mari de l'avoir poussée à la tromperie à cause de l'inconséquence de son comportement. On devine, dans cette réaction, une patte féminine ! (rires).

Tourner dans un film choral permet-il de se reposer un peu sur ses partenaires ?

Pas du tout, parce qu'on doit être tout le temps à l'écoute, être absolument disponible. Sur BABY PHONE, on était sept. Chacun devait faire attention à l'autre en permanence. L'ambiance était studieuse. Olivier est parfaitement à sa place sur un plateau. Il est très précis dans sa direction d'acteurs. Il savait exactement ce qu'il voulait et l'obtenait automatiquement.

Quel est votre meilleur souvenir de tournage ?

Les fous-rires réprimés que j'ai eus en regardant jouer Pascal Demolon. Dans le film, malgré la comédie, nos personnages vivent un drame et lui, est l'un des seuls qui pouvaient se permettre plus de fantaisie. Il ne s'en est pas privé. Sans jamais en faire trop. Juste sur le fil de l'élégance et du réalisme. Du grand art ! Il m'a beaucoup amusée.

De même que toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire (et la preuve, encore, dans ce film !), toutes les comédies ne sont pas « bonnes à voir »...

Pourquoi recommandez-vous celle-là ?

Ce qu'il y a de formidable dans BABY PHONE, c'est que le film ne tombe jamais ni dans la caricature, ni dans la vulgarité, les deux principaux pièges de la comédie. Il en dit long sur la nature humaine, et mine de rien, il nous incite à l'indulgence et au pardon.

Avez-vous des projets ?

J'ai beaucoup tourné l'année dernière. Je m'octroie un peu de repos. Le film de Lucas Belvaux, CHEZ NOUS, vient de sortir et j'en suis très fière. Juste après, sortira L'EMBARRAS DU CHOIX, d'Éric Lavaine, une comédie romantique très assumée.



ENTRETIEN AVEC MEDI SADOUN

Pourquoi vous êtes-vous embarqué dans ce film ?

Je pourrais vous répondre que c'est parce que j'avais été très touché qu'Olivier Casas pense à moi pour ce rôle de Ben. Ce qui, en grande partie, est vrai. Mais ce qui m'a d'abord déterminé, c'est le scénario. Dans ma décision de participer à un film, l'histoire est toujours prépondérante. Pour moi, un scénario, c'est comme un jeu de société. Je regarde d'abord si le jeu me plaît, et ensuite, je vois avec qui je joue. L'histoire est donc essentielle à ma décision et la question de la distribution vient après, seulement après.

C'est donc d'abord le script de BABY PHONE qui m'a fait craquer. J'ai adoré la fluidité et le rythme de son écriture, son ton de comédie qui s'amuse du drame que vivent les personnages, et surtout son sujet, le mensonge. Un sujet universel, et qui parle à tout le monde. J'aime bien les films qui sont ancrés dans une réalité.

Dans ce BABY PHONE, « Nobody is perfect » ! Il n'y a pas un personnage pour sauver l'autre. Ils mentent tous...

Ils mentent tous, mais, soit parce qu'ils y sont contraints pour sauver leur peau, comme mon personnage, soit pour préserver ceux qu'ils aiment, comme Hubert, mon père dans ce film, qui a « oublié » d'avouer une liaison de jeunesse à sa

femme. Personne n'est méchant dans cette histoire. Il n'y a pas de machiavélisme. On ment surtout par omission. Dans la vraie vie, tout le monde fait ça, l'a fait, ou va le faire, parce que c'est inhérent, ou presque, à la nature humaine. Ce qui m'a amusé dans BABY PHONE, c'est que la vérité surgit de là où on ne l'attend pas. Un petit objet inventé pour surveiller les bébés qui va, par hasard, mettre des adultes face à leurs mensonges... Quelle formidable idée de départ de scénario !

BABY PHONE est un film choral. Aimez vous le sens du partage qu'il implique pour un acteur ?

Quand j'étais jeune, je ne m'adonnais qu'à des sports collectifs. Avant de faire du cinéma, j'ai appartenu, pendant dix ans, à une chorale, parce que j'adorais ce principe des voix qui s'unissent ou se répondent. Aujourd'hui, une des raisons pour lesquelles je ne fais pas de one man show, c'est que les partitions solos me font peur, ce qui est peut-être le signe d'un manque de confiance en moi ! (rires). Quoiqu'il en soit, les films où chaque acteur doit prendre en charge un petit bout du scénario me plaisent, parce que j'adore toujours autant travailler en équipe. Sur BABY PHONE j'ai été particulièrement gâté, parce que nous étions très soudés. Anne Marivin, Barbara Schulz et Marie-Christine Adam sont d'une gentillesse à toute épreuve. Michel Jonasz se comporte comme un père de famille.

Pascal Demolon est d'une générosité sans nom. Quant à Lannick Gautry, c'est depuis longtemps un ami très proche. Cette solidarité des uns à l'égard des autres nous a comme galvanisés. Elle s'est avérée nécessaire, face à l'exigence bienveillante d'Olivier, qui nous dirigeait jusque dans nos respirations et nos clignements d'yeux. Indispensable aussi, au regard du timing, très serré, du film, qui s'est finalement tourné en six semaines, au lieu des sept prévues.

Avez-vous un souvenir particulier de ce tournage ?

Les fous-rires attrapés en regardant jouer Pascal Demolon. C'est un acteur qui a une drôlerie à la De Funès.

Quels sont vos projets ?

Je tourne, avec Frédéric Chau, MADE IN CHINA, une comédie sociale sur le fonctionnement des familles asiatiques. Je dois aussi doubler un film d'animation. Et j'ai aussi un projet musical, dont je ne peux encore parler...



ENTRETIEN AVEC PASCAL DEMOLON

Sur ce **BABY PHONE, comme Marie-Christine Adam, vous faites figure de récidiviste, puisqu'après en avoir tourné une mouture « courte », vous avez accepté de participer à sa version « long métrage ». Pour quelles raisons ?**

À égalité, pour la séduction du scénario et l'enthousiasme d'Olivier. Quand, il y a quatre ans, ce dernier m'avait fait lire son script, qui, à l'époque, tenait sur dix minutes, j'avais tout de suite été séduit. Un geste banal, la mise en route d'un baby phone, qui a pour conséquence de déclencher un séisme au sein d'une famille et de leurs proches... J'avais trouvé l'histoire à la fois drôle, inattendue, originale et en même temps, très plausible, très réaliste. Il m'avait été d'autant plus difficile de la refuser qu'Olivier m'avait convaincu de son absolue nécessité, à lui, de la tourner. J'avais donc « cédé » ! (rires). Quand, ensuite, il m'a présenté, cette version, j'ai dit banco.

Sans aucune hésitation ?

Oui, parce que la version courte laissait forcément, quand même, un peu sur sa faim. On avait envie d'en savoir plus sur ces personnages qui trébuchent face aux désastres que provoque, sur les autres et sur eux-mêmes aussi d'ailleurs, la révélation de leurs mensonges. Ma seule appréhension était que dans le

nouveau scénario, ils ne soient pas à la hauteur de ce que j'attendais. J'ai été rassuré.

Comment avez-vous réagi quand Olivier Casas vous a proposé ce personnage d'agent/manager, aussi hâbleur qu'égoïste ?

Je prends toujours comme un présent le fait qu'on vienne me chercher pour un rôle. Quand, en plus, on me surprend en me sollicitant pour des personnages très loin de moi, c'est comme un deuxième cadeau. Jusqu'à présent, j'ai eu la chance de voyager dans le regard de réalisateurs aux univers très différents, qui m'ont fait jouer dans des emplois très différents aussi. Pour chacun, je me demande si je ne vais pas l'abîmer et si je vais être à la hauteur, parce que, pour un acteur, le plaisir du jeu vient du sentiment d'adéquation avec son personnage. J'ai fini par comprendre et aimer Simon, car, malgré ses défauts, ce type va avoir le courage de relancer les dés du jeu de la vérité, qui, comme le montre ce film, est finalement le chemin le plus direct vers le bonheur.

Sept personnages pour jouer à ce jeu de la vérité après celui du mensonge. Le compte était-il bon ?

Parfait ! Sept, c'est le nombre de notes sur une portée. Donc, et pardon pour la métaphore, sept personnages pour raconter une histoire, quand

chacun joue sa note, ça peut donner une belle mélodie. J'aime les films « choraux ». Au début, on cherche sa place sur la partition, puis on écoute les autres, et on essaie de s'accorder. Le jeu devient plaisir quand l'accord est trouvé. Ça a été le cas, je crois sur **BABY PHONE**, d'autant qu'Olivier Casas a une oreille de grand chef ! (rires).

Quelle scène avez-vous préféré tourner ?

Presque toutes. Mais ma préférée est celle de la fin, quand Medi est au piano. Il a interprété ce morceau comme si sa vie en dépendait. Et nous, qui le regardions, sans dire un mot, avons été émus aux larmes.

Quels sont vos projets ?

En ce moment, je suis au théâtre de l'Œuvre où avec Samuel Le Bihan, et dans une mise en scène de Jérémie Lippman, j'interprète **LES DISCOURS D'UNE VIE**, de Laurent Chalumau. J'attends avec impatience la sortie, en mai, d'un film écrit et réalisé par Colombe Savignac et Pascal Ralite, **LE RIRE DE MA MÈRE**. C'est un petit bijou cinématographique que j'ai tourné avec Suzanne Clément, une des comédiennes fétiche de Xavier Dolan.



ENTRETIEN AVEC LANNICK GAUTRY

Qu'est-ce qui vous a incité à participer à BABY PHONE ?

Le fait que ce soit un huis-clos. J'aime beaucoup ce principe qui consiste à réunir des gens très différents dans une même pièce. À condition, évidemment, que ce qui s'y passe soit intéressant ! C'était le cas. Je connaissais déjà le sujet de BABY PHONE, parce qu'il y a trois ans environ, Olivier m'en avait envoyé sa première mouture, prévue pour un court-métrage. J'avais trouvé le script très original, très bien écrit, très bien rythmé. Mais, pour des problèmes de calendrier, je n'avais pas pu le tourner. J'ai été très touché qu'il me rappelle pour son long. Quand j'ai lu son nouveau scénario, j'ai été encore plus emballé. Chaque rôle était dessiné avec une grande finesse, sans aucun manichéisme. Les rapports entre chacun étaient vrais. La vie, quoi, mais avec un petit décalage ! (rire). Et, en plus, c'était drôle, sans une once de vulgarité, d'un humour qui m'a fait penser à celui d' UN AIR DE FAMILLE de Cédric Klapisch.

Dans ce film, tous les personnages mentent, pour ce qu'ils croient être de bonnes causes... Ce qui les rend sympathiques, malgré tout, quoiqu'ils inventent ou taisent...

C'est ça qui m'a plu, cette humanité qu'ils triment. Ils finissent tous par nous toucher, même ceux qui paraissent au début les plus

antipathiques. Cet obsédé sexuel de chirurgien que j'incarne, par exemple, cache à son ami qu'il s'est tapé sa femme, juste pour lui épargner la honte et le chagrin d'avoir été cocu. C'est une bonne raison de taire la vérité, non ? J'ai adoré jouer ce type à la fois fourbe et faillible. Les rôles de composition sont toujours assez jouissifs à faire ! (rire).

Pour le comédien que vous êtes, est-ce un plaisir d'être dans un film choral ?

Oui, parce que c'est un travail d'équipe. Quand chacun y met le meilleur, c'est un régal. Et si tout le monde s'entend bien, il y a même bonus ! J'ai un très bon souvenir de ce tournage, qui s'est déroulé dans une vraie fraternité. Il faut dire que le film est bien dialogué et que chacun d'entre nous avait quelque chose à défendre. Personne ne s'est senti mis de côté. L'égalité a des vertus (rire).

Avez-vous une anecdote de tournage ?

Pas vraiment. Le plan de travail était trop serré pour qu'on puisse se permettre le moindre débordement. Mais on s'est bien « régalé ». La seule chose difficile à supporter a été la chaleur. Nous avons travaillé en pleine canicule, dans un studio comme chauffé à blanc. Comédiens et techniciens réunis, nous devons être quarante,

dans une surface relativement réduite. À la fin, paradoxalement, nous ne savions plus où nous habitions. Un comble !

Quelle scène avez-vous préféré ?

Elles ont toutes été agréables à tourner. Mais j'ai une préférence pour la scène du piano, qui clôture le film. Je n'y dis pas un mot, mais j'ai été fasciné par le jeu de Medi. Il était exceptionnel.

Avez-vous des projets ?

Oui, mais j'attends des confirmations. Pour l'instant je tourne, pour la télévision, la suite de la série de Jérôme Cornuau, LE TUEUR DU LAC, avec Julie Depardieu et Romane Bohringer.



ENTRETIEN AVEC MICHEL JONASZ

Qu'est-ce qui vous a séduit dans ce scénario ?

Le fait qu'il soit un huis-clos familial. La famille est un sujet essentiel, vital pour moi, même si, ici, ce n'est pas la famille au sens stricto sensu du terme, puisqu'elle est étendue aux amis intimes. Dans le cinéma, c'est assez rare de faire reposer une histoire exclusivement sur les relations entre des êtres humains proches, leur psychologie et leurs émotions. À lire, j'ai trouvé ce script assez passionnant, et je me suis dit qu'à jouer, il serait très agréable. En outre, et même si c'est anecdotique, j'ai trouvé amusant que tout soit déclenché par l'utilisation détournée d'un objet destiné d'habitude à la surveillance des bébés.

Un mot sur votre personnage de « pater familias. »

Je lui ai trouvé une certaine ressemblance avec ce que je suis dans la vie, un père et grand-père assez obsédé par l'harmonie de sa famille. Je n'aime pas les conflits. Quelles que soient les circonstances, séparation ou problème financier ou ennuis divers, j'essaie toujours de maintenir une bonne entente entre les membres de ma tribu. Au début, mon personnage dort beaucoup, ou fait semblant de dormir. Mais c'est une stratégie malicieuse qui va lui laisser le temps de trouver des arguments pour régler les problèmes. Jouer l'homme qui dort a été très... reposant. Fermer les yeux, écouter, ne pas avoir un mot à dire, et donc, de texte à apprendre... Intérieurement, j'avais envie de rire. Cela a duré

trois jours. Après, évidemment, je suis entré dans la « ronde ».

Quel est pour un acteur, le plaisir d'être dans un film choral ?

Celui de découvrir des gens qu'on ne connaît pas, et de jouer avec eux. On s'enrichit toujours en se confrontant au talent des autres, à condition, bien sûr que, sur le plateau, règne une bonne ambiance. Ce qui a été le cas sur celui de ce film. Grâce aux comédiens qui étaient là, grâce aussi à Olivier qui, lorsqu'il avait des remarques à faire à l'un ou à l'autre, venait les dire à leur oreille. Cette façon de faire, très délicate, a joué pour beaucoup sur le maintien de la bonne humeur des interprètes ! (rire).

BABY PHONE est une comédie... On vous voit rarement dans ce genre de film

Je le regrette, car j'adore ça ! Surtout quand, comme ici, on peut alterner rire et émotion.

Quels sont vos projets ?

En ce moment, je fais le « comédien » au théâtre du Gymnase avec Samy Seghir dans LES FANTÔMES DE LA RUE PAPILLON. Mais je prépare un nouvel album et continue mes concerts piano voix avec Jean-Yves d'Angelo.



ENTRETIEN AVEC MARIE CHRISTINE ADAM

Comment êtes vous arrivée sur **BABY PHONE**?

Par le biais du court métrage, qui en est à l'origine. Olivier m'avait demandé d'y jouer, déjà, ce rôle de bourgeoise, coincée, un peu dirigiste, au début, et qui, apprenant que son mari l'a trompée, va finalement déposer les armes et s'écrouler. Parce qu'elle n'était pas linéaire, j'avais adoré interpréter cette Monique. Quand Olivier m'a fait lire sa nouvelle version de **BABY PHONE**, je l'ai trouvée encore plus intéressante. Pour moi, c'est une comédie de boulevard moderne, très bien écrite, très juste, bien ancrée dans notre temps, qui fait bien ressortir les décalages entre les générations. J'aime aussi que le basculement de cette comédie pour adultes, vers quelque chose de plus grave et de plus dramatique, soit déclenché par un objet utilisé... pour les bébés. C'est aussi cocasse que singulier.

Le scénario tourne autour du mensonge au sein de la famille... De toutes les sortes de mensonges, les vrais, ceux qu'on fait par omission, etc...

Le mensonge est un sujet qui nous concerne tous. Qui n'a pas menti, par exemple, pour ne pas faire de peine à l'autre ? **BABY PHONE** est un film dans lequel tout le monde va pouvoir se reconnaître. C'est sa force et sa séduction.

Psychologiquement, est-il difficile de tourner un huis clos ?

Oui, quand les partenaires ne s'entendent pas entre eux. Non, s'ils forment une sorte de « bande ». C'était le cas sur ce tournage. On s'est tous, tout de suite, très bien entendus. Le seul point noir a été la chaleur. On a travaillé en été, en pleine canicule. Physiquement, tourner dans un décor unique surchauffé a été assez éprouvant.

C'était le premier long métrage d'Olivier Casas...

Oui, mais dès le premier jour du tournage, il a fait preuve d'une assurance de vieux routier ! Il avait beaucoup travaillé en amont et sur le plateau, il savait donc ce qu'il voulait. Comme c'est quelqu'un de très pointilleux et de très perfectionniste, il ne nous « lâchait » jamais. Cette attitude nous a contraint, chacun, à donner le meilleur de nous-mêmes.

BABY PHONE est une comédie dramatique. Cela induit-il un type de jeu particulier ?

Olivier souhaitait un ton qui ne soit ni gras, ni appuyé. Il voulait que la comédie naisse des pièges dans lesquels s'enferment les personnages. Cela nous a demandé une grande sincérité de jeu. Cela

n'a pas toujours été évident. Louis de Funès disait qu'il n'y a rien de plus difficile que de tourner une comédie, parce que, si les acteurs rient, les spectateurs, eux, ne s'amusent plus ! On a donc joué avec sérieux. Ce qui, Dieu merci, n'a pas empêché quelques fous-rires...

Quels sont vos projets ?

Mis à part des tournages de télévision, je vais jouer cet été **LES MONOLOGUES DU VAGIN** au festival d'Avignon. Je suis folle de joie. Il y a longtemps que je n'ai pas fait de théâtre.



ENTRETIEN AVEC BARBARA SCHULZ

Qu'est-ce qui vous a donné envie de participer à cette aventure ?

Ma rencontre avec Olivier Casas ! (rire). En 2014, Olivier et moi nous avons fait connaissance lors d'un dîner au Festival de la Rochelle et nous avons beaucoup sympathisé. Il m'avait alors montré son court-métrage que j'avais trouvé super. Quand il m'a appelée un an après pour jouer un personnage qui n'existait pas dans son court, j'ai accepté sans hésiter. J'ai toujours aimé les histoires de famille et d'amitié. J'adore UN ÉLÉPHANT, ÇA TROMPE ÉNORMÉMENT. BABY PHONE m'a plu, parce qu'il avait une bonne dynamique, était bien écrit, et drôle... drôle, mais pas que...

Et votre rôle ?

Au ciné, on me propose souvent de jouer les fil es lumineuses et sympas. Là, le rôle était en total contre-emploi de ce que je fais habituellement à l'écran, puisqu'il s'agissait d' être une star un peu rock, assez antipathique de prime abord. Ça m'a amusée et surtout, touchée qu'Olivier pense à moi pour ce personnage.

Comment s'est passé ce tournage en huis clos ?

Franchement très bien. J'avais déjà travaillé avec Lannick Gautry et Michel Jonasz et je conservais, de tous les deux, un merveilleux souvenir. J'avais déjà rencontré Pascal Demolon. Comme homme,

c'est un type exceptionnel et comme acteur, il me fait mourir de rire. Quant à Anne Marivin, Marie-Christine Adam et Medi Sadoun, à la première seconde, notre entente a été immédiate. Face à cette équipe très soudée, Olivier a été un parfait diplomate. Il savait ce qu'il voulait. J'ai rarement vu un réalisateur travailler autant. Il portait son film Son investissement était incroyable. Il était en état d'ébullition permanente. Parfois, il riait un peu, mais la plupart du temps, il était surtout, très précis, très concentré. Il n'a jamais donné l'impression de douter ou d'hésiter. Pour un comédien, c'est un peu contraignant, mais très rassurant.

Quelle est la scène du film que vous avez préféré tourner ?

Sans hésiter celle du piano. Elle m'a permis de me rendre compte à quel point la musique est importante dans le film. On passe une heure trente à essayer de comprendre pourquoi un compositeur musicien invente des mensonges pour qu'on s'intéresse à sa musique. Quand on écoute ce morceau, qui est du niveau de ceux d'Antony and the Johnsons, on comprend qu'elle est vitale pour lui ! Elle vous prend aux tripes !

Quels sont vos projets ?

Du théâtre, mais chut ! Rien n'est signé ! Sinon, je suis à l'affiche de NADIA, un téléfilm de Léa Fazer,

et pour lequel j'ai obtenu un prix d'interprétation au festival de La Rochelle, ce qui m'a fait rougir de plaisir.

LISTE TECHNIQUE

RÉALISATEUR

OLIVIER CASAS

SCÉNARISTES

AUDREY LANJ

OLIVIER CASAS

SERGE LAMADIE

IMAGE

SYLVAIN RODRIGUEZ

MONTAGE

OLIVIA CHICHÉ

MUSIQUE

LAURENT AKNIN

SON

DOMINIQUE WARNIER

GERMAIN BOULAY

JÉRÔME WICIACK

DÉCOR

MARC-PHILIPPE GUÉRIG

PRODUCTION FRANCE

BABY PHONE CINÉMA

OLIVIER CASAS

NAGIB KERBOUCHE

MICHAEL SERERO

NEXUS FACTORY

SYLVAIN GOLDBERG

SERGE DE POUQUES

DAVID GIORDANO

OLIVIER PIASENTIN

MAXIM MAISIN

VÉRONIQUE MARCHAND

ANJA GRUNDER

PRODUCTION BELGIQUE

PRODUCTEUR EXÉCUTIF

DIRECTEUR JURIDIQUE

DIRECTEUR DE PRODUCTION

DIRECTRICES DE POST-PRODUCTION

LISTE ARTISTIQUE

BEN

MEDI SADOUN

CHARLOTTE

ANNE MARIVIN

SIMON

PASCAL DEMOLON

NATHAN

LANNICK GAUTRY

HUBERT

MICHEL JONASZ

MONIQUE

MARIE-CHRISTINE ADAM

JULIETTE

BARBARA SCHULZ

LES PARTENAIRES

